

VICQ-D'AZIR.

L'ANATOMIE, SON HISTOIRE ET SES DIFFICULTÉS.

L'Anatomie est peut-être, parmi toutes les sciences, celle dont on a le plus célébré les avantages, et dont on a le moins favorisé les progrès; c'est peut-être aussi celle dont l'étude offre le plus de difficultés; ses recherches sont non-seulement dépourvues de cet agrément qui attire, elles sont encore accompagnées de circonstances qui repoussent; des membres déchirés et sanglants, des émanations infectes et malsaines, l'appareil affreux de la mort, sont les objets qu'elle présente à ceux qui la cultivent. Tout à fait étrangère aux gens du monde, concentrée dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, elle n'a jamais reçu l'hommage de ces amateurs qu'il faut captiver par l'élégance et la mobilité du spectacle. Ce n'a été qu'en descendant dans les tombeaux et en bravant les lois des hommes pour découvrir celles de la nature, que l'anatomiste a jeté d'une manière pénible et dangereuse les fondements de ces connaissances utiles; et il n'y a point de siècle où des préjugés de divers genres n'aient mis les plus grands obstacles à ses travaux.

Abusé par les prestiges de la métempsychose, l'habitant de l'Inde est peint dans l'histoire, comme respectant les corps des animaux même les plus vils, et ne pouvant, sans paraître criminel, y porter le couteau. Esclave de ses coutumes, l'Égyptien n'a donné tous ses soins à l'embaumement des cadavres que dans l'intention de conserver une demeure à laquelle l'âme devait, suivant lui, rester longtemps unie. Tant d'efforts n'ont transmis à la postérité que des restes hideux, tristes débris d'un peuple qui fut le père des arts, mais parmi lequel l'anatomie était une science impraticable. Les cultes que les Grecs rendaient à leurs morts n'étaient pas moins

contraires à ces progrès. Ne les a-t-on pas vus condamner des généraux vainqueurs à perdre la vie parce qu'ils avaient laissé sans sépulture des soldats tués dans une action? Quel supplice auraient-ils donc réservé à ceux qui auraient violé leurs tombeaux? Les Romains furent moins sévères à cet égard; mais l'anatomie ne leur dut aucun encouragement, puisqu'au rapport de Galien, on faisait le voyage d'Alexandrie pour y voir des os humains, qu'il aurait sans doute été plus facile de préparer à Rome, s'il n'y avait pas eu d'obstacles.

Plus de mille ans se passèrent, depuis cette époque, dans ce même aveuglement. La religion de Mahomet, toute guerrière, adopta les préjugés de l'Inde et de l'Égypte. Des barbares démolirent les villes de la Grèce, mutilèrent les chefs-d'œuvre de ses arts, et ne laissèrent subsister que ses erreurs. On continua de regarder comme impurs ceux qui avaient approché des cadavres; et ce ne fut qu'au commencement du quatorzième siècle, qu'au grand étonnement du monde entier, trois corps humains furent disséqués dans l'amphithéâtre de Milan. Cet exemple, donné par l'Italie, ne fut suivi que longtemps après en France, et n'eut point avant le seizième siècle d'imitateurs dans le restant de l'Europe....

J'ai parlé des obstacles que plusieurs siècles de préjugés ont mis à l'avancement des connaissances anatomiques; j'indiquerai ceux qui naissent de la nature même de ces recherches.

Un corps froid, inanimé, privé de la vie, n'offre que des fibres sans ressort, des vaisseaux relâchés et vides. L'art est, à la vérité, parvenu à les remplir; mais un fluide étranger et grossier distend outre mesure les canaux les plus ouverts, et ne coule point dans les plus déliés, ou, si l'on emploie un fluide plus subtil, il s'échappe, il transsude sous la forme de rosée, et ne nous instruit point sur la structure des filières par lesquelles il a passé. Ces réseaux nerveux qui déterminaient les réactions les plus fortes, cette pulpe qui était le foyer des ébranlements les plus variés, sur laquelle la lumière elle-même imprimait des images et laissait des traces de ses vibrations, tout est insensible, tout est muet; le muscle ne se roidit plus sous l'instrument qui le blesse; le nerf est déchiré sans exciter ni trouble ni douleur; toute connexion, toute sympathie

sont détruites, et les corps des animaux dans cet état sont une grande énigme pour celui qui les dissèque.

Cette dissection elle-même a ses difficultés. Combien ne faut-il pas d'adresse, d'ordre et de patience pour découvrir, parmi le grand nombre de parties surajoutées les unes aux autres, les différents nerfs et les vaisseaux qui appartiennent à chacune ! Encore, dans cet assemblage si merveilleux de ressorts de tous les genres, court-on les risques de négliger ceux qui sont les plus intéressants par leurs usages, ceux dont l'énergie vitale, s'il était possible de les voir lorsqu'ils en sont pénétrés, rendrait les mouvements les plus remarquables, et attirerait surtout l'attention de l'anatomiste. S'il se détermine à interroger la nature vivante, s'il ose y chercher la solution du problème dont il est occupé, combien cette scène est plus repoussante encore que la première ! et combien les vérités qu'il découvre sont cruelles à arracher et difficiles à reconnaître ! Ce n'est plus cette immobilité, ce silence qui caractérisent un entier abandon de la vie, c'est un état tout à fait opposé dans lequel la souffrance et la crainte ne laissent pas un moment de repos : pour un animal retenu par des liens, le plus léger mouvement est le signal de la douleur, et redouble ses craintes. Tout son corps se contracte, chacune de ses parties se soulève contre l'ennemi qui la menace ou qui la tourmente. Parmi des flots de sang et des convulsions, au milieu des cris aigus et des angoisses, comment ne pas se tromper sur le siège du sentiment ? Qui pourrait se flatter, dans un bouleversement aussi général, de retrouver les traces des mouvements naturels ? et quelles précautions, quelle sagacité ne faut-il pas pour en tirer quelques résultats utiles !

Le troisième ordre de moyens proposés, est l'observation exacte et assidue des phénomènes que présentent les diverses fonctions organiques considérées dans l'état ordinaire de la vie ; mais il est difficile d'isoler ceux qui appartiennent à chaque viscère, tant les connexions des parties qui composent les corps animés sont multipliées entre elles ! Et d'ailleurs, quand on observe les effets d'une action vitale particulière, on n'en aperçoit point le foyer : réciproquement, quand l'anatomie nous le montre, son activité n'existe plus, et nous ne pouvons presque jamais saisir que par le secours de l'imagination le lien qui les unit.

La comparaison des viscères sains avec ceux qui sont malades, fournit encore des connaissances qu'il est important de recueillir. Mais n'arrive-t-il pas souvent que le siège du mal est très-éloigné de celui où se manifeste la douleur ? Si les nerfs disposés dans les organes des sens pour nous communiquer les impressions du dehors, nous induisent si souvent en erreur, combien ne devons-nous pas être trompés par ceux du dedans, dont les entrelacements et les réseaux semblent avoir pour but de nous dérober la connaissance de ce qui s'y passe ? Il n'y a aucune région du corps humain qui ne réponde à plusieurs organes, parmi lesquels il est souvent difficile de reconnaître celui qui est affecté ou qui a été la source du mal ; et les altérations qu'on observe après la mort, ne sont, dans un grand nombre de cas, que des effets secondaires du vice primitif, ou le produit d'une cause qui, en frappant un dernier coup, n'a laissé presque aucune trace de son existence dans les lieux qu'elle a quittés.

VOLNEY.

TABLEAU DES ÉTATS-UNIS.

Telle est, en résumé, la physionomie générale du territoire des États-Unis : une forêt continentale presque universelle ; cinq grands lacs au nord ; à l'ouest, de vastes prairies ; dans le centre, une chaîne de montagnes dont les sillons courent parallèlement au rivage de la mer, à une distance de vingt à cinquante lieues, versant à l'est et à l'ouest des fleuves d'un cours plus long, d'un lit plus large, d'un volume d'eau plus considérable que dans notre Europe ; la plupart de ces fleuves ayant des cascades ou chutes depuis vingt jusqu'à cent quarante pieds de hauteur, des embouchures spacieuses comme des golfes ; dans les plages du sud, des marécages continus pendant plus de cent lieues ; dans les parties du nord, des neiges pendant quatre et cinq mois de l'année ; sur une côte de trois cents lieues, dix à douze villes toutes construites en briques ou en planches peintes de diverses couleurs, contenant depuis dix jusqu'à soixante mille âmes ; autour de ces villes, des fermes bâties de troncs d'arbres, environnées de quelques champs de blé, de tabac ou de maïs, couverts encore la plupart de troncs d'arbres debout, brûlés ou écorcés ; ces champs séparés par des barrières de branches d'arbres au lieu de haies ; ces maisons et ces champs encaissés, pour ainsi dire dans les massifs de la forêt qui les englobe, diminuant de nombre et d'étendue à mesure qu'ils s'y avancent, et finissant par n'y paraître du haut de quelques sommets que de petits carrés d'échiquier bruns ou jaunâtres, inscrits dans un fond de verdure. Ajoutez un ciel capricieux et bourru, un air tour à tour très-humide ou très-sec, très-brumeux ou très-

serein, très-chaud ou très-froid, si variable qu'un même jour offrira les frimas de Norvège, le soleil d'Afrique, les quatre saisons de l'année ; et vous aurez le tableau physique et sommaire des États-Unis.